

REPORTAGE

Médecins, chirurgien-ne-s, sexologues, psychologues, conseillères conjugale et familiale... les professionnel-le-s de l'équipe, en majorité féminine, comptent un grand nombre de spécialistes.



FRANCE

UNE ANNÉE À LA MAISON DES FEMMES

C'est un lieu unique en France : la Maison des femmes, qui a ouvert ses portes en Seine-Saint-Denis en juillet 2016, est la seule structure offrant un parcours de soins et un accompagnement complet aux femmes victimes de violences et de mutilations sexuelles. Durant une année, au travers du quotidien de cette structure en pleine évolution, nous avons suivi l'équipe dirigée par la docteure Ghada Hatem-Gantzer et quelques personnes accompagnées, passant des larmes au sourire, en chemin vers leur nouvelle vie.

Textes de Lynda Zerouk | Photographies de Anaïs Dombret



La Maison des femmes qui fonctionne depuis juillet 2016 est le seul lieu en France où les femmes victimes de tous types de violences (excision, conjugales, inceste...) peuvent être soignées et accompagnées par des professionnel-le-s.

Seulement deux mois après son ouverture, la Maison des femmes, située à la lisière de l'hôpital Delafontaine à Saint-Denis, croule sous les appels et les visites. Assise dans son bureau neuf, Mathilde Delespine, sage-femme, coordinatrice et pilier de cet établissement, reçoit Haoua*, âgée de trente-quatre ans, après une IVG. L'été indien illumine la pièce de consultation, mais Haoua est engoncée dans un blouson à capuche en fourrure. Elle dort dans les bus de nuit depuis qu'elle a fui la Côte d'Ivoire, il y a deux ans. "Après la mort de mon mari, ma famille a voulu me remarier de force à un homme de soixante-sept ans et exciser ma petite fille", se souvient-elle, en larmes. Haoua s'y est opposée, ayant été elle-même mutilée. "Mes douleurs sont toujours atroces", mais elle a "honte" d'en parler.

Mathilde Delespine se retire dans une salle d'examen pour l'ausculter. Quelques minutes plus tard, elle lui délivre un certificat qui atteste l'excision. Elle en aura besoin pour sa demande d'asile. "Où en est votre situation administrative?", s'enquiert-elle. La jeune ivoirienne sort un classeur de son sac plastique. Toujours au même point. La coordinatrice tente alors de lui obtenir un rendez-vous auprès de la Cimade, une association d'aide aux étranger-ère-s. Une situation courante dans cet établissement fréquenté par plus d'une centaine de nationalités. "Nous sommes là pour vous accompagner. Il faut tenir le coup, poursuit Mathilde Delespine. Nous organisons chaque semaine des réunions de femmes sur l'excision. Est-ce que ça vous intéresse? Personne ne se moquera de vous, car elles ont toutes subi la même chose." "Oui", répond Haoua.



Haoua a quitté la Côte d'Ivoire pour rejoindre la France. Elle espère faire venir sa fille à ses côtés le plus tôt possible. Elle reçoit encore des menaces de sa famille pour avoir fait le choix de partir et de se libérer de toute emprise.

La Maison des femmes abrite également le Planning familial, autrefois "relégué dans un couloir de l'hôpital", comme le rappelle Ghada Hatem-Gantzter, fondatrice de ce lieu (lire portrait). Sans elle, cette structure multicolore de 250 mètres carrés ne serait jamais sortie de terre. Jusqu'à son arrivée comme directrice adjointe à l'hôpital Delafontaine, en 2010, Ghada Hatem-Gantzter avait exercé dans les "beaux quartiers". Ici, elle rencontre une patientèle en grande difficulté. Un exemple : sur les 4500 femmes accueillies chaque année à l'hôpital Delafontaine pour accoucher, 14 % ont été excisées. La gynécologue-obstétricienne ne pensait pas être confrontée, un jour, au pays des Lumières, à tant de vies de femmes brisées par les violences sociales, physiques et psychiques. Elle comprend alors le besoin urgent de créer "une structure de coordination". Aucun établissement médical

en France n'offre un parcours de soin aussi complet. "Si une femme souhaitant une IVG a été violée, il faut aussi s'occuper de la dimension juridique et psychologique de sa situation."

Trois ans durant, Ghada Hatem-Ganzter va "mendier", comme elle le dit, auprès des autorités publiques. Partout la réponse est non. Elle fait appel à des structures privées. Le premier écho positif vient de la Fondation Kering qui organise une soirée de soutien devant une quarantaine d'autres organisations. Le projet retient l'attention de la Fondation des femmes, de la fondation Elle, de Bouygues construction... Forte de ces premiers financements, la médecin-chef finit par convaincre la Région Île-de-France et le Département de Seine-Saint-Denis. L'hôpital Delafontaine lui accorde un emprunt. Enfin, le ministère de la Santé annonce sa participation.

La Maison des femmes est organisée autour de trois unités: le Planning familial, l'unité de mutilations sexuelles et l'unité d'accueil violences. À cela, il faut ajouter une dizaine d'ateliers divers (théâtre, jardinage, dessin...), des séances de soins médicaux et de bien-être proposées par dix-sept bénévoles (consultations psychiatriques, massages, sophrologie, ostéopathie...), mais aussi un véritable service juridique. Constitué de deux policiers et deux avocates, il permet d'informer les femmes sur leurs droits et, au besoin, de les accompagner dans la mise en place de procédures judiciaires.

Reçue en consultation pour la première fois par Mathilde Delespine, sage-femme, Haoua raconte son terrible parcours qui l'a conduite jusqu'à Saint-Denis.

Après un premier rendez-vous, les femmes peuvent donc être amenées à rencontrer une diversité de spécialistes pour une prise en charge globale. C'est précisément ce parcours pluridisciplinaire dans lequel est entrée Haoua.

“ SUR LES 4 500 FEMMES ACCUEILLIES CHAQUE ANNÉE À L'HÔPITAL DELAFONTAINE POUR ACCOUCHER, 14 % ONT ÉTÉ EXCISÉES.”

Automne 2016. Pascale, trente-huit ans, est suivie au sein de l'unité accueil violence. Le teint diaphane, la fatigue dans les yeux, elle vient pour sa quatrième séance avec la psychologue. "J'ai vécu les brutalités répétées de mon compagnon pendant vingt ans, j'ai cru pouvoir m'en sortir seule", témoigne cette employée d'un établissement scolaire. Selon Monique Veneri, l'une des deux conseillères conjugales et familiales de la MDF, "la plupart des femmes victimes de violences viennent après des années de souffrances, lorsqu'elles en sont au stade du syndrome post-traumatique". C'est le cas de cette mère de deux enfants. "J'ai fini par dire stop, se rappelle-t-elle. Je savais que mon compagnon ne changerait jamais." Son médecin généraliste l'oriente vers la Maison des femmes. "Je me suis sentie mieux dès la première séance", constate-t-elle. Ce jour-là, elle est venue avec une amie qu'elle a convaincue de consulter dès qu'elle a appris qu'elle était aussi victime de violences conjugales.



En plus des rendez-vous individuels avec les professionnel·le·s, l'équipe de l'établissement a également mis en place un accueil collectif hebdomadaire, dirigé par l'association SOS femmes 93. C'est sans doute là l'une de plus grandes forces de ce centre unique : s'appuyer sur les structures existantes, via des partenariats, pour créer un véritable réseau d'aide aux femmes.

En ce mois de novembre, Assia, vingt-huit ans, mariée depuis onze ans, vient assister à l'une des réunions sur les violences qui se déroulent chaque vendredi matin. "Ce moment d'écoute a été très important, il m'a aidée à comprendre que j'ai les mêmes droits qu'un homme." Inès, vingt-six ans, en sort également. Son mari la battait, l'insultait et jouait sur ses faiblesses : "Je n'arrivais plus à me sentir comme un être humain. J'en ai eu assez, j'ai appelé le 39 19 qui m'a parlé de ces réunions. Maintenant, je veux me battre pour moi,

pour ma fille", raconte-t-elle, son nourrisson dans les bras. La conseillère conjugale Monique Veneri n'est pas surprise par ces réactions. "Une fois que ces femmes ont été écoutées, qu'elles sont rassurées sur leurs droits et vu un·e psychologue, elles parviennent à s'affirmer."

Deux mois après sa première consultation, on retrouve Haoua qui participe au groupe de paroles pour femmes excisées. Ce rendez-vous mensuel se tient dans une grande salle à l'étage. Sur un pan entier du mur, on célèbre les grandes figures féminines : Oum Kalthoum, Marie Curie, Rosa Parks, Vandana Shiva ou encore Benoîte Groult. De l'autre côté, une inscription : "Le temps est proche où les femmes deviendront des humains."

Au centre de la pièce, une dizaine de femmes forment un cercle. "Ce que nous avons toutes en commun, c'est la honte. Nous avons toutes besoin de récupérer de l'estime de soi",



Les participantes conçoivent les plans du jardin et choisissent les végétaux qui seront ensuite plantés par leur soin dans les espaces verts entourant la Maison des femmes. L'atelier de jardinage est proposé par l'association Chez Basile.



Monique Veneri, une conseillère conjugale et familiale de la Maison des femmes, écoute une de ses patientes.



Une fois par mois, un groupe de paroles est ouvert aux femmes victimes d'excision. La marraine Inna Modja intervient régulièrement pour raconter son histoire et donner de l'espoir aux femmes qui essayent de se reconstruire : "Redonner confiance est le plus important, car face à la violence, c'est la première chose qu'on perd. Cette Maison des femmes c'est miraculeux, c'est incroyable qu'il ait fallu attendre aussi longtemps. J'aurais aimé avoir cet endroit quand j'en avais besoin et je suis sûre que des femmes vont trouver des réponses dans cet environnement."

Ghada Hatem-Gantzer, gynécologue et médecin-chef, explique à l'une de ses patientes les moyens de contraception possibles pour elle.

CHIFFRES

- 3 % des Français-es déclarent avoir été victimes d'inceste, ce qui représenterait deux millions de victimes : 5 % des femmes et 1 % des hommes (Résultat du sondage "Les Français face à l'inceste" mené par l'AIVI, l'Association internationale des victimes de l'inceste, en 2009).
- Environ 61 000 femmes vivant sur le sol français ont subi une excision, d'après une enquête de l'INED (2007).
- 109 femmes ont été tuées par leur compagnon en 2016.
- 37 % des auteurs étaient connus des services de police.
- 60 % des femmes ayant commis un homicide sur leur conjoint avaient été elles-mêmes victimes de violences.

affirme Inna Modja, chanteuse et marraine de la Maison des femmes. Ses paroles font écho aux craintes de subir des "moqueries" exprimées par Haoua, lors de sa première consultation. L'artiste, qui anime ces réunions aux côtés de la fondatrice, raconte comment, à l'âge de quatre ans, elle a été mutilée à l'insu de ses parents, au Mali. Et pourquoi, à sa majorité, elle a fait le choix de recourir à une reconstruction chirurgicale du clitoris, "qui lui a changé la vie".

Barbara, trente-huit ans, prend la parole à son tour. Elle a su, il y a seulement sept ans, lors d'une consultation gynécologique, qu'elle avait été excisée. Elle s'est fait opérer il y a quelques mois. "Après, tout a changé et mon compagnon m'a beaucoup soutenue, sourit-elle. J'ai changé de boulot, amélioré mes relations avec mes proches et passé le permis moto", dit-elle en levant le poing. Raja, à fleur de peau tout au long de cette rencontre, annonce qu'elle a aussi fixé une date pour la réparation chirurgicale.



Ghada Hatem-Gantzer, médecin-chef de la Maison des femmes

TOUJOURS DU CÔTÉ DES FEMMES

"Héroïne du quotidien", "ange gardien", "celle à qui on ne dit jamais non"... Tels sont les mots des élu-e-s, responsables de fondations et de toutes celles et ceux qui ont croisé le chemin de Ghada Hatem-Gantzer, aujourd'hui cinquante-sept ans, lorsqu'elle menait bataille pour donner vie à la Maison des femmes.

Issue de la bourgeoisie libanaise, elle a quitté son pays à l'adolescence pour fuir la guerre et suivre des études de médecine en France. Ses premières années sont marquées par les tracasseries administratives. "Faire la queue à quatre heures du matin et se voir refusée à 8 h 01" devient un rituel des plus pénibles. Elle s'en souviendra : quarante ans plus tard, elle met en place à la Maison des femmes, un dispositif pour accompagner les patientes étrangères dans leurs démarches administratives.

Dès son premier stage, elle sait qu'elle sera gynécologue-obstétricienne. Ce qu'elle aimait ? "L'atmosphère de la salle

de travail, mettre des enfants au monde avec des couples enchantés." À trente-deux ans, alors qu'elle vient d'accoucher de son troisième enfant, elle intègre la maternité des Bluets à Paris, "gérée par la CGT". Elle y rencontre l'obstétricien Fernand Lamaze, le père de l'accouchement sans douleur, "quelqu'un d'extraordinaire". Quelques années plus tard, elle sort de "la routine" des Bluets et "des travers du syndicalisme à la française".

Elle est alors recrutée comme directrice de l'hôpital militaire Begin. L'antimilitariste reste "pragmatique" et y apprend "le management et l'organisation". En 2010, elle prend la direction de la maternité de l'hôpital Delafontaine. Et à cinquante ans passés, l'infatigable décroche un Master en management et apprend la chirurgie reconstructrice du clitoris. Et bien qu'opposée au principe, elle est l'une des rares médecins à délivrer des certificats de virginité. À celles et ceux qui l'accusent de faire "le jeu des conservatismes", elle répond qu'elle se place "toujours du côté des femmes".

À ce propos, Ghada Hatem-Gantzer leur explique: "C'est votre décision, votre pouvoir. L'excision ne bride pas seulement la sexualité, elle bride plein d'autres endroits." Certaines choisissent d'autres chemins: elles reprennent possession d'elles-mêmes après avoir vu une sexologue et ne manifestent plus le souhait de se faire opérer.

À l'issue de la réunion, le visage d'Haoua s'illumine: "Je suis fière d'elles. Elles ont connu ce que j'ai traversé, mais elles étaient de bonne humeur, riaient. Je me suis dit: 'un jour, moi aussi, je serai comme elles'. Certaines ont été soignées et maintenant elles travaillent."

Plus tard, nous croisons Nathalie, trente-neuf ans, bonnet sur la tête, qui vient d'emprunter l'entrée donnant sur la rue. Un accès discret que la fondatrice a tenu à ajouter sur les plans de constructions afin d'éviter aux femmes de passer

Informé les femmes sur leurs droits occupe une place centrale. Dans la salle d'attente, nombre d'affiches et de dépliants permettent de se documenter sur les violences faites aux femmes ou sur l'accès au Planning familial.



obligatoirement par la porte d'entrée principale de l'hôpital. Nathalie vient consulter un sexologue. Elle a fui la Guinée en 2016. À son arrivée en France, elle a été prise en charge à l'hôpital Delafontaine et très vite, a été accompagnée par divers-es spécialistes de la Maison des femmes. Elle a été excisée à vingt ans, après la mort de son père, farouchement opposé à ces pratiques. "Ensuite, je n'ai plus supporté les rapports sexuels ni pu enfanter, raconte Nathalie. Cela m'a coûté une séparation d'avec mon époux que j'aimais éperdument. J'ai écouté mon cœur. Un soir, alors que je travaillais dans un bar proche de la frontière du Libéria, j'ai fui pour me soigner, ne pas mourir dans le chagrin. Je suis restée trois semaines en mer avec une grosse infection. Mais avant cela, j'ai menacé ceux qui m'accusaient d'avoir dévoilé aux jeunes filles le secret de l'excision. On nous refuse la parole, mais je les ai eus puisque je suis ici et je me soigne. Je ne connais pas la suite, mais c'est déjà une victoire!"

Peu à peu la Maison des femmes se transforme. Loin de la froideur des lieux médicalisés, la culture réchauffe ses murs. Une statue de l'artiste engagée Niki de Saint Phalle trône désormais dans la salle d'attente. Les dessins tout en finesse de Clémentine de Pontavice, illustratrice de la newsletter féministe *Les Glorieuses*, ornent le mur blanc de l'accueil. C'est l'hiver, mais il y a comme un parfum de soleil qui flotte dans l'air. La fondation Kering organise un atelier culinaire dans la maison des bébés, construite à quelques mètres du centre. Ici, les patientes cuisinent. Myriam fait mijoter une chorba, la soupe typique de son pays d'origine, l'Algérie.

Ghada Hatem-Gantzer se prépare à prélever les ovules de sa patiente pour une insémination artificielle.



Après des années de "dénigrement" et "d'humiliations" de la part de son mari, cette avocate au barreau d'Alger, âgée de quarante-cinq ans constate : "Je n'avais même plus assez confiance en moi pour me choisir un pull". Elle a su trouver le courage de tout quitter avec ses enfants "pour se protéger". Mathilde Delespine avait repéré chez Myriam une souffrance due aux violences conjugales lors de son accouchement. La sage-femme l'avait orientée alors vers des séances avec un psychologue et un stage au théâtre de Saint-Denis. "C'était génial. La troupe nous a aidées à extérioriser notre stress, en le tournant en dérision. Cela m'a permis de mettre une distance sur tant d'années de violences psychologiques."

L'après-midi, on retrouve à nouveau Nathalie, qui participe cette fois à un atelier pour l'emploi. Aide au CV, lettre de motivation, coaching. "Je n'ai pas fait d'études, mais dès que possible, j'entamerai un cursus de formation pour l'émancipation des femmes", assure-t-elle, la mine fatiguée par les soins médicaux, mais toujours aussi déterminée.

“JE N'AVAIS MÊME PLUS ASSEZ CONFIANCE EN MOI POUR ME CHOISIR UN PULL.”

Le printemps est de retour. Haoua et Nathalie sont devenues amies au fil des rencontres dans les groupes de paroles. Elles s'entraident pour la nourriture et les papiers administratifs. Nathalie se dit aujourd'hui "prête pour l'opération". Haoua, plus

épanouie, se bat désormais pour retrouver sa fille, échouée dans un camp de réfugié-e-s en Italie.

Nous sommes maintenant en juin et la Maison des femmes vient d'ouvrir un accueil pour victimes de violences intrafamiliales et/ou sexuelles, tous les premiers jeudis du mois. Une première consultation pour les femmes victimes d'inceste avait été créée en octobre. Depuis, Estelle Kramer, coordinatrice du réseau périnatal de Seine-Saint-Denis, chargée de ce service, a vu tripler le nombre de patientes. Avec l'ouverture de ce nouvel accueil mensuel, elle pourra désormais leur proposer ce dispositif supplémentaire. "De plus en plus de médecins généralistes m'envoient leurs patientes. Au début, je ne recevais que les filles. Désormais, les mères me consultent également. Parfois, je les reçois ensemble pour impulser ou faciliter le dialogue, souvent très complexe après la découverte de l'inceste. La problématique est taboue et trop méconnue. Nous avons la seule consultation spécifique dédiée à l'inceste de France! De nombreuses victimes sont en errance sur le territoire", dénonce-t-elle.

Septembre 2017, le moment pour nous de dresser notre "bilan", un an après l'ouverture de l'établissement. Pascale a repris son travail. Haoua ne vit plus à la rue, elle a régularisé ses papiers et obtiendra un titre de séjour en mars prochain. Nathalie a bénéficié d'une réparation chirurgicale du clitoris.

Myriam envisage de se battre pour obtenir le divorce et continue de trouver refuge auprès de la Maison des femmes : "J'arrive avec un couffin plein de soucis et je ressors légère comme une plume."

Mathilde Delespine, qui coordonne les équipes de la Maison des femmes, anime une réunion avec l'équipe de professionnel-le-s de santé.





Dans un appartement qu'elle partage avec deux autres femmes, Haoua dispose de sa propre chambre et peut enfin se reposer un peu. Sa fille de 9 ans (en portrait sur son téléphone) a fait la traversée de la Méditerranée seule, sans personne pour l'accompagner. Elle est dans un campement de Lampedusa, en Italie. Haoua se bat pour la faire venir en France.

L'accès à la Maison des femmes peut se faire directement par la rue et non par l'entrée principale de l'établissement hospitalier. Une condition importante pour assurer la discrétion et favoriser la fréquentation du plus grand nombre de femmes.

De nombreuses victimes de violences conjugales ont obtenu une ordonnance de protection ou tout simplement retrouvé la sécurité.

L'action de ce centre est exceptionnelle et pourtant sa fondatrice jure qu'elle ne fait rien de nouveau : "Nous remplissons seulement les missions d'un Planning familial prévues par les textes, mais qui ne peuvent pas être assumées faute de moyens." La Maison des femmes, qui a enregistré plus de 10 000 consultations en un an, ne dispose toujours pas de budgets pérennes. L'équipe doit faire appel au financement participatif sur les réseaux sociaux. Pour répondre à la demande croissante, Ghada Hatem-Gantzer vient d'annoncer le lancement d'un projet d'extension de leurs locaux, trop étroits pour accueillir le développement de ses services, les professionnel-le-s de santé, les bénévoles et les femmes. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, du rôle essentiel assuré par la Maison des femmes. ■

*Ces prénoms ont été modifiés et aucun nom de famille n'a été mentionné pour préserver l'anonymat des femmes.